

La Psychiatrie

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

DR TOX

ALCOOL, COCAÏNE, TÉLÉ... Quelle que soit la substance qui accroche l'homme de science, que va-t-on pouvoir attendre d'une victime du manque et de l'hallucination, en terme d'établissement des normes de la raison et de la déraison? La même chose que des médecins d'aujourd'hui, travaillant aveuglément pour le commerce du médicament. Rien que des urgences économiques à régler... vite... le manège sordide des affres et des sueurs froides, puis la récompense sous la forme de la courte satiété de la dose, et c'est reparti... Qui ne reconnaîtra là les traits mêmes du portrait de la modernité?

QUELLE EST LA VÉRITABLE PASSION DU TOXICOMANE? Son toxique. Tout est prétexte à en reprendre, à surmonter la mauvaise conscience que sa consommation induit. La fatigue, une contrariété, un travail urgent à finir, le cocaïnoman s'excuse des circonstances, se refait une « dernière » ligne ou deux et... « demain j'arrête ».

PAS UN TOX qui n'ait le discours toujours prêt concernant des nécessités extérieures pressantes, exigeant la prise du stupéfiant. Gilles Deleuze buvant pour trouver le courage d'aborder les concepts philosophiques (encore un verre et j'ai tout compris) ; mon ami J. disant que le cannabis avait seul pu calmer son syndrome d'hyperactivité infantile.

MAIS LE FAIT EST que toute toxicomanie n'est guère qu'une mauvaise habitude prise, qui ne s'abandonne plus aussi facilement, n'ayant pas que des conséquences pour le toxicomane et son entourage, quand il s'agit du cas de Sigmund Freud.

CETOX-ci a bien du connaître l'association du travail acharné et de la cocaïne, ce duo devenu aujourd'hui, et à son *instigation*, un tel succès général. Prendre et reprendre de la cocaïne, pour surmonter la fatigue et filer à la vitesse de mille locomotives mentales sur le rail d'une idée fixe à exploiter, le cœur et l'âme de l'homme et leurs rouages à mettre à l'étalage avec impudeur et imprudence. Tant à faire. Encore était-il médecin, et il ne devait pas être trop compliqué de se procurer sa drogue. Qu'eut-ce été, s'il avait dû la trouver à prix d'argent, sans le couvert de la faculté! À quels combles de déballage, d'aveu, de révélation toujours plus triviale, son oeuvre ne se serait-elle pas livrée, pour vendre un morceau de l'homme de plus et courir chez son dealer?

MAIS MA MÈRE DIRAIT, il ne faut pas tout mélanger, pas tout confondre, une pièce de viande à rôtir n'est pas un cadavre, voyons, il ne faut pas généraliser. Dans le cas d'un docteur, ce n'est pas de drogue qu'il s'agit, mais de traitement, de soin,

de médication. Cet homme était malade et devait se soigner.

FREUD a sûrement dû se voir lui-même sous cet angle, le plus facile en somme, pour se supporter. De cet observatoire il a vu des malades partout, plutôt qu'arrêter de se défoncer et donc d'écrire, il a entrepris de soigner le grand malade qu'est l'homme, alors que le mal de l'homme ne venait que de son incapacité à *lui* à pouvoir supporter l'idée de sa propre autodestruction à des fins économiques.

LE FREUDISME et le psychologisme ont été les seules réponses à l'appauvrissement des perspectives de l'homme; il n'a plus trouvé, comme dernier os à ronger, que lui-même... L'homme se comporte comme le moustique avec l'homme : il ne lui veut pas de mal, il ne veut que son sang.

LE COCAÏNOMANE a lancé l'ère industrielle de cette mise en perche des ressources qu'abritait la psyché. La freudaine a couru dans toutes les veines du marché

économique moderne. Et c'est de New-York et de Los Angeles que ces méthodes expérimentées en Europe inondèrent le monde entier. (Est-ce un hasard si c'est justement là que la cocaïne a trouvé le plus grand nombre de ses consommateurs? Ou bien réduire l'homme en pièces détachées implique-t-il la frénésie? Ou encore la facilité d'une méthode univoque permet-elle l'accélération de la production et exige des producteurs toujours plus d'énergie?)

BIEN PLUS que l'or du Klondike, le pétrole du Texas où les grasses prairies de leurs grandes plaines, la matière première essentielle sur laquelle les États-Unis ont construit leur empire fut la connaissance du fonctionnement de l'âme humaine permettant de contrôler et canaliser les comportements d'achat.

CETTE ANNIHILATION de l'homme était inévitable et programmée. Son caractère mercantile est répugnant, odieux, ne peut faire cesser de penser à un attentat, à une rapine du plus mauvais goût, une main impudique qui passe dans une intimité et fait main basse sur de précieux biens de

famille, qu'on va jeter chez le receleur qui va fondre les métaux, retailler les pierres. L'obsédante destruction de nos plus chers aspects hante tous les recoins de nos images. Mais Freud, loin d'être un génie de

Nietzsche avait conçu cette issue fatale à la conclusion de l'homme et n'a travaillé qu'à en préparer le dépassement. Il savait que les catastrophes et les effondrements s'enchaîneraient par delà sa mort.



« *Le docteur est un tox... Mais tout va bien, c'est sous son contrôle médical.* »

l'homme, ne fut qu'un de ses fossoyeurs. Il aura eu son utilité égouttière, et n'en a été déjà que trop honoré, comme ne sont que trop honorés tous ces agents de fonctions voirières par lesquels l'économie nourricière fraie son chemin.

L'ESPRIT LIBRE et d'une autre ampleur, d'une bien autre noblesse, Frédéric

SON AMIE, la très jeune Lou-Andreas Salomé aura été un extraordinaire pro-légomène à la psychanalyse. Le fait qu'elle ait connu Nietzsche bien avant Freud, et le livre remarquable qu'elle a consacré au premier, révé- lent, à qui sait lire sur les lèvres muettes de la destinée, la source majeure de l'inspiration freudienne, et même, si l'on voulait aller dans ce genre d'interprétation, une impulsion dont Nietzsche lui-même aura été le germe par les voies spécifiques, non ordinaires, que met en branle la métaphysique. Nous sommes nous-mêmes livrés à de semblables ascendants.

QUE L'HOMME soit en miettes et que nous cherchions parmi ses débris de quoi désormais nous alimenter, nous engage aussi à exiger que l'on fasse cesser le massacre, ou qu'en tout cas on s'en détourne, qu'on cesse de l'idolâtrer. Ce n'est plus par ces chemins-là qu'on peut espérer aller d'aussi bon train.

RENDEZ-NOUS LA GRÈCE

LE PLUS ÉNORME CRIME CONTRE L'ESPRIT? Ne cherchez pas, c'est un certain Sigmund F. qui l'a commis.

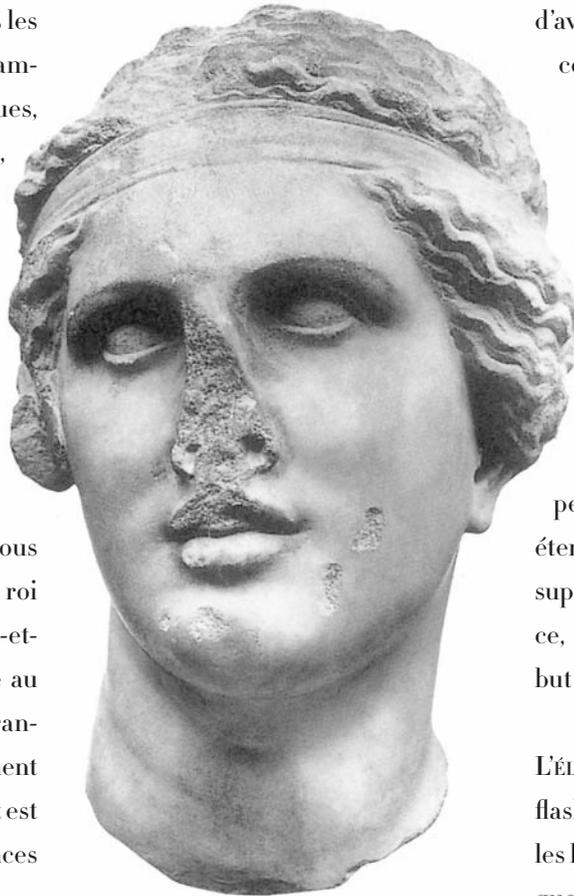
SE PRENDRE pour un grand génie, tous les médecins, corps où la stupidité et l'ambition déchaînée sont le plus répandues, s'en montrent aisément capables, parce qu'ils ont appris des livres par cœur et que leur blouse blanche les fait regarder comme des autorités surhumaines. Ils y croient eux-mêmes et donnent des cours magistraux d'amphithéâtre à la dernière petite vieille qui a un rhume.

AJOUTEZ à cela la cocaïnomanie et vous aurez la catastrophe freudienne, le roi du « je-suis-perché-j'ai-tout-compris-et-hop-j'invente-le-futur » et j'accroche au firmament une logique qui est ma grandiose trouvaille, basée commodément sur le principe de cause à effet, où tout est codé par les relations et les expériences familiales.

JE N'INVENTE RIEN, je fais la synthèse, j'amalgame des connaissances diverses pour produire un produit, la cure à géométrie variable, où tout finit quand même en mots qui finissent en « âtre ».

CAR LE MONDE EST MALADE, non pas de consommer des remontants qui le font ressembler à une grande descente à laquelle il faut sans cesse palier par davantage de remontants, mais souffrant de relations humaines inharmonieuses qu'il faut traiter, avec des méthodes, des pratiques, des médications. Comme si mon papa et ma maman étaient quelque chose de plus qu'un monsieur et une dame qui me sont somme toute plutôt indifférents, dont je sais qu'ils ont agi sans plus de conscience ni de responsabilité que moi

quand je cherche à me procurer jouissance et facilité, biens, reconnaissance sociale, etc. Même si mes premières expériences ont beaucoup déterminé ce



que je suis, c'est le cas de tout le monde, et je ne vois pas pourquoi je devrais m'en tenir à des horizons aussi bornés.

LES RÉPONSES FREUDIENNES et celles de ses suiveurs et même contradicteurs, sont les plus indigentes, les plus simplettes qui soient. Ce qui n'est pas parler contre leur efficacité : associées à celle de Marx, elles auront édifié l'univers de la consommation moderne avec une exactitude propre au toxicomane qui, dès que le besoin se fait sentir d'une prochaine dose, sait très bien additionner un et un pour faire deux. À l'heure actuelle, c'est tout commerçant, tout politicien, tout homme de spectacle en un mot, qui doit se farcir de poudre, pour faire passer scrupules, faiblesse de caractère, pour faire face et contrer le traître coup de barre de la concurrence

qui fait rater une affaire. Mais les démolées des requins ne passionnent que les films de gangsters qui sont produits par ceux-là même, et vus par ceux qui rêvent d'avoir les moyens de prendre autant de cocaïne qu'eux! C'est plutôt le sort qui est fait aux belles tragédies grecques et à la littérature de bonne tenue qui nous révolte. Que des noms magnifiques comme Œdipe ou Sade deviennent, pour les raisons pratiques d'un drogué toujours tenaillé entre les visions d'un demiurge et les crises du manque, de vagues étiquettes à coller sur des symptômes de perversions ou de « faiblesse humaine éternelle » démontre comment les pires superstitions, entre les pattes de la science, deviennent moyens de coercition à but très lucratif.

L'ÉLECTROCHOC comme contreforme du flash de la stupéfaction? En tout cas, voilà les belles et énigmatiques histoires grecques refoulées au stade anal et au cri primal, au stade du parce que... parce que... et de la conscience malheureuse — quel contresens absurde!

SI TOUTE L'ESTHÉTIQUE antique n'a pu que parvenir à ce beau résultat, autant vaut que la pratique de sa langue soit oubliée pour de bon, puisque son esprit semble perdu à jamais; peut-être ainsi quelqu'un viendra un jour avec un regard neuf sur tout cela que les sciences ont exploité comme un gisement pour étayer leurs balourdises d'un crédit vénérable, au point qu'on finit par voir, chez les Grecs, une sorte de tribu de brutes hautaines et prétentieuses qui se dédommageait, par l'art, de sa grossièreté et de sa trivialité. Si tel est le cas, ce qui est fort possible évidemment, au moins aura-t-elle vraiment inventé quelque chose, ce qui la place

très au-dessus de ses fort peu aimables
suiveurs de tous ces siècles.

LE SEUL VRAI MALADE aura été Freud lui-même. Au point qu'on devrait utiliser son nom pour toute espèce d'affection ou de crise. Être atteint de freudisme, avoir une freudité, devrait être synonyme d'avoir de l'eczéma ou un bouton poilu, le célèbre poireau. Sigmund Poireau.

CONNAÎTRE deux ou trois ressorts psychologiques qui me font inmanquablement agir, et surtout acheter, est-ce tout ce qu'on pouvait espérer de la science, puisque c'est à cela que tout se résume, dans tous les domaines, des consommables? Je n'ai pas d'autre choix que de couper court à un harcèlement continu, et tuer en moi les ressources, en forme de matière première, sur lesquelles le commerce cocaïné table sempiternellement pour faire tourner une économie qui m'est étrangère.

TOUTE INGÉRANCE dans l'univers privatif des manettes dont je suis constitué psychologiquement, savoir invasif et destiné à me perdre, à me circonvenir, à obtenir de moi des agissements sans rapport avec mes intérêts, je dois la bannir de mon environnement comme dangereuse, venimeuse. Poser ne serait-ce qu'un instant les yeux sur l'accroche d'une affiche me fait basculer dans mes obsessions ataviques et le tiroir-caisse d'un inconnu.

L'ŒIL PUBLIC est la fortune qui s'édifie sur mon appauvrissement, j'ouvre un œil autre, sur des choses plus secrètes. Peu à peu, de l'ombre et du silence, me parviennent des sons et des couleurs plus ténus, qui accroissent ma sensibilité à des choses plus délicates et plus particulières. Le monde n'est plus qu'une hideuse fête foraine qui s'évanouit.

UN AUTRE MEDECIN

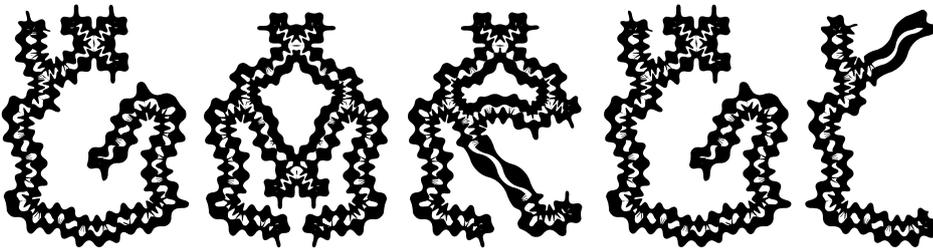
PAS UNE TAVERNE de pochetrons, pas une cuisine à l'ancienne qui ne s'orne, depuis la Renaissance, de ces hideuses assiettes et panonceaux « ouvragés » à la mode du temps jadis, vantant le bien boire, le bien manger et le bien foutre proverbiaux, tel que François Rabelais en est l'illustre et prétendu propagandaire, comme s'il s'agissait d'avis auxquels se conformer pour être bel et bien un bon homme, et surtout un bon Français.

CETTE IDÉE à propos du philosophe du 16^e siècle est un lieu commun intentionnellement forgé, n'ayant rien à voir avec les pratiques personnelles de l'auteur, qui n'était évidemment pas un ivrogne ni même l'un de ces fort cocasses « bons vivants » qu'il s'est tant plu à représenter dans ses fables extraordinaires, uniques de drôlerie, d'esprit et de profondeur. On ne peut guère faire l'étude de textes et les méditer en état d'ivresse permanente, ni ignorer, avec ce bel esprit délié d'érudit et d'anatomiste qu'avait au plus haut degré Alcofribas Nasier, que la stupéfaction induite par l'alcool et les mets ruinent autant la santé et la clarté d'esprit que le sexe par simple compulsion conduit à la manie.

C'EST À UNE SATIRE aigüe des intempérants qu'il travaille, tout autant qu'à un tableau

SOIT DIT EN PASSANT, Rabelais reste le promoteur inégalé du divertissement propre à faire vendre un livre, entre autres talents. Il écrase de son invention, malgré le temps et le vieillissement des conventions, beaucoup d'auteurs plus proches de nous, pour lesquels les codes d'accès sont bien plus définitivement perdus. Pour Rabelais au contraire, passés quelques termes usuels du temps qu'il faut se faire traduire, l'immédiateté est frappante et consigne la plus évidente preuve que « la littérature » avait achevé avec lui, en son commencement, son règne actif, pour ne plus produire que des répétitions plus ou moins heureuses, ou des échos affaiblis.

CERTES RABELAIS comme Nietzsche, par ses préceptes et ses modèles, précipitait froidement la masse contre la masse, considérant qu'aucune pratique ne peut détourner un troupeau du précipice vers lequel il se dirige aveuglément, et qu'il ne faut que l'y pousser davantage, au passage. « S'ils ne peuvent apprendre à voler, apprenons-leur à tomber », écrivait Nietzsche. Rabelais, qui n'était pas très éloigné des grandes épidémies d'alcoolisme du Moyen-Âge, ne pouvait pas penser autrement, moi non plus.



des dimensions imprévisibles qu'on entrevoit, de l'homme, dans ses excès, exerçant sa sagacité si pénétrante — mais aussi à une sévère mise en accusation de ceux qui, tout aussi intempérants, mais sur le mode hypocrite, font régner un ordre balivernique, élaboré sur l'obsession du désordre et de l'incontinence.

SEUL MAX STIRNER (avec son ouvrage *L'unique et sa propriété*) eut une intuition d'une envergure supérieure et vraiment considérable en vue de l'ordre d'un nouvel autre.

LE QUÉÂTRE GRATUIT FRANCE 2013 - XI
le quéâtre est une publication
des presses de lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR 9 791091 219679

